

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LA VERTU DE LA TOLÉRANCE

1. Introduction

L'Église présentée par les médias d'aujourd'hui, c'est-à-dire telle que le pape, les évêques ou les fidèles la font apparaître semblerait avoir une manière d'agir qui peut être prise pour de l'intolérance. Même si l'on peut penser que le temps de l'intolérance est actuellement terminé, on voit émerger des difficultés de l'affirmer clairement.

Un philosophe français, André Comte-Sponville, dans son *Petit traité des grandes vertus* prenait une position assez critique à l'égard de l'enseignement du pape Jean Paul II¹. Il lui reprochait l'intolérance en prévoyant le retour de l'inquisition. L'ambiance sociale dominante fait ressentir la tolérance comme une porte ouverte au «tout est permis»². Le problème de la tolérance n'est pas nouveau, mais le nouveau contexte dans lequel il se pose invite à examiner à nouveaux frais les rapports entre l'Église et la tolérance.

L'Église n'est pas faite pour être repliée sur elle-même, mais pour se situer en relation avec le Christ et en relation avec le monde. Elle doit tenir compte de la mission qu'elle a reçue du son fondateur et s'employer à la réaliser. Comment articule-t-elle son action dans le monde avec cette notion de la tolérance qui a aujourd'hui beaucoup évolué? Quelles sont les origines de la nouvelle façon de comprendre la tolérance? Qu'est-ce que la tolérance au sens moderne et positif de ce mot? Au nom de quoi les chré-

Ks. Jacek Wojda – kapłan diecezji siedleckiej; dr teologii; pracownik naukowy Papieskiego Wydziału Teologicznego w Warszawie (Sekcja św. Jana Chrzcziciela); adres do korespondencji: jacek.wojda@wp.pl

¹ A. Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Paris: PUF 1995, p. 222: «Si c'est la vérité qui commande, comme le croient Platon, Staline ou Jean-Paul II, il n'est d'autre vertu que de s'y soumettre (...)». Voir *ibidem*, p. 224: «Comme les circonstances historiques ôtent toute plausibilité à je ne sais quel retour à l'inquisition ou à l'ordre moral (...). Le temps n'est plus où ils pouvaient brûler Giordano Bruno».

² Le slogan «faites ce que vous voulez» propagé en Pologne marche la tête haute. A. Ściński, *Róbta co chceta, ale...*, http://www.eioba.pl/a106676/r_bta_co_chceta_ale, du 4 X 2010.

tiens, doivent-ils accepter maintenant de mettre en pratique «cette vertu» qui autrefois n'apparaissait pas comme telle?

L'enjeu du sujet est très important. Il s'agit de la nouvelle présence de l'Église dans une société qui a un visage pluraliste. Pour ne pas rester isolée et passive devant les besoins et les problèmes de l'homme moderne, l'Église continue à découvrir comment elle doit être envoyée «à tout l'homme et à tous les hommes»³. Le dialogue paraît être un mot clé dans le langage que parle l'Église en notre temps, en particulier à l'époque du pape Jean Paul II. Sans doute la tolérance y intervient-elle et peut-elle lui donner un nouvel élan. Cependant elle peut aussi inquiéter et mettre en cause notre façon d'être à l'égard des autres, car elle propose paradoxalement une action positive tout en imposant des limites. L'enjeu de la question que pose la tolérance est aussi en rapport avec l'identité des chrétiens. Le relativisme, contre lequel s'élève le pape Benoît XVI, ouvre en effet la voie à une certaine tolérance qui met en danger l'Église.

La complexité de la problématique exige d'abord de proposer une analyse du mot tolérance en dégagant la signification qui permet de trouver une clé pour progresser dans la réflexion. Puisque cette clé de lecture est bien ancrée dans le temps passé, on s'arrêtera sur l'histoire de la tolérance à partir de l'époque moderne. Ceci permettra de faire apparaître le cheminement du sens négatif au sens positif de cette notion. La partie suivante représente l'approche théologique de la problématique. À partir d'un extrait d'Évangile et à travers les quatre affirmations ecclésiologiques du *credo* «une, sainte, catholique et apostolique» on répondra à la question de savoir s'il y a une compatibilité entre le message du Christ et de l'Église d'un côté, et la tolérance de l'autre. Enfin la réflexion s'achèvera sur les réactions provoquées par l'enseignement du pape Jean Paul II dans *Veritatis Splendor* lesquelles sont très significatives pour saisir ce que veut dire aujourd'hui la tolérance dans la vie de l'Église.

Analyse de la notion de tolérance

Il y a de nombreuses définitions de la tolérance en fonction des domaines auxquels elle se rapporte. Elle est présente dans des secteurs très divers tels que les secteurs: religieux, juridiques, linguistiques, médicaux et techniques⁴. Nous nous intéressons à la tolérance spécialement dans

³ Ch. Journet, *L'Église du Verbe Incarné II*, Éditions Saint Augustin 1999, p. 318.

⁴ J. Rey-Debove, A. Rey (dir.), *Le Nouveau Petit Robert*, Paris: le Robert 1999, p. 2262; T. Żychiewicz, *Cnoty niecnoty*, Kraków: Znak 1991; A. Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Paris: PUF 1995.

l'espace théologique et humaniste. Il y a, nous semble-t-il, deux façons générales de comprendre la tolérance: soit la considérer comme vertu, soit la voir comme non-vertu ce que nous étudierons au travers d'un passé lointain, ce qui nous permettra d'en mesurer l'évolution.

Le mot tolérance vient étymologiquement du latin *tolerare*. Il veut dire supporter ou endurer quelque chose de plus ou moins désagréable. Si une chose ne va pas dans mon sens, je suis obligé malgré tout de la supporter. Le mot *permitto* exprime aussi l'idée de la tolérance et il signifie permettre, laisser faire, laisser partir. En acceptant ces deux sens de la tolérance, on peut dire que la tolérance est «*permissio negativa mali*»⁵. Le dictionnaire donnait cette définition en 1928. Dix-huit ans après, en 1946 on trouve une correction: la tolérance c'est la permission négative d'un mal réel ou supposé⁶.

Le sens de la tolérance peut être rendu aussi par le verbe *accepto*. Alors on accepte ce qui ne peut pas être changé. S'il faut accepter quelque chose, il s'en suit qu'il faudrait renoncer à un changement qu'on voudrait voir se produire chez les autres. On aboutit finalement à l'idée de la patience et de la constance ou de la persévérance.

Tous ces verbes: supporter, permettre, accepter, renoncer, patienter, persévérer, considérés ensemble, font une chaîne qui ne relève pas encore du sens nouveau de ce terme, c'est-à-dire la tolérance comme vertu. En effet ils constituent un cercle fermé et en même temps un point de départ pour en sortir. Ceci revient à dire qu'on a des idées auxquelles les autres doivent correspondre. L'homme qui se veut tolérant, a ses propres opinions, ses croyances et ses vérités. En tant que catholique il a une certaine connaissance de la doctrine chrétienne enseignée dans l'Église, au catéchisme et à la maison. Ce cas était celui de l'auteur de cette contribution.

Sans avoir fait une réflexion approfondie sur la tolérance, je concevais tout spontanément la réalité en question. En fonction de nos origines je n'étais pas confronté vraiment aux gens qui ne sont pas catholiques. En Pologne dans la région de Siedlce, on regarde tout du point de vue catholique en sachant que la vérité est présente dans l'enseignement du Christ et dans l'Église à laquelle on adhère. Ce point de vue me facilitait le fait de grouper les personnes selon leur appartenance religieuse ou idéologique. Ils sont donc soit catholiques, soit protestants, orthodoxes, musul-

⁵ A. Michel, *La tolérance*, in: A. Vacant, E. Mangenot, E. Amann (dir.), *Dictionnaire de théologie catholique*, vol. XV-1, 1946, Paris: Letouzey et Ané 1903-1950, col. 1209.

⁶ Ibidem.

mans, bouddhistes, athées, sceptiques ou encore agnostiques. Cette façon de voir ressemblait à un moule qui permettait d'ordonner le monde autour de moi. Alors ceux qui n'étaient pas catholiques étaient dès le point de départ d'une certaine façon disqualifiés. Ma tolérance était de les accepter avec un certain mécontentement intérieur du fait qu'ils ne pensaient pas comme moi et qu'ils ne croyaient pas comme moi. Ce point de vue-là m'était assez général et habituel à une période de la vie.

Une nouvelle compréhension de la tolérance se différencie profondément de celle qu'on peut appeler traditionnelle. Ce qu'on peut découvrir en réfléchissant à la tolérance dans un sens nouveau, c'est qu'elle existe là où il y a des différences. Ces différences ne sont pas considérées comme obstacles, mais comme moyens d'enrichissement réciproque. Nous avons donc comme point de départ le fait de prendre les personnes là où elles en sont sans présupposer que leur appartenance à une religion différente de la nôtre est une barrière qui nous divise ou nous sépare. L'homme tolérant est d'abord ouvert aux autres. Il laisse à chacun la liberté d'exprimer ses opinions, alors même qu'il ne les partage pas⁷. Quant à ses opinions ou ses convictions, il lui est permis de les avoir et c'est souhaitable qu'il en ait, lui-même ainsi que son interlocuteur. En effet, l'idée moderne de la tolérance consiste «non à renoncer à ses convictions ou à s'abstenir de les manifester, de les défendre ou de les répandre, mais à s'interdire tout moyen violent, injurieux ou dolosifs»⁸. Il s'agit donc de proposer ses opinions sans chercher à les imposer.

Acceptant comme quelque chose de positif les différences d'opinions entre les personnes, chacun ayant ses propres convictions, la tolérance au sens positif exige encore un échelon. Il s'agit de la sympathie⁹, avec laquelle nous allons vers ceux dont nous ne partageons pas les idées. Tout ce qui permet de rencontrer d'autres personnes fait partie de la nouvelle compréhension de la tolérance. Une telle tolérance prend un sens positif au point qu'elle entre dans la famille des vertus humaines.

Cependant la tolérance a paradoxalement des limites. Elle se place sagement entre „permettre de tout faire et de tout dire” et interdire de „tout faire et de tout dire” lorsqu'il s'agit d'un mal réel ou supposé. Il lui appartient en tant que vertu de réagir quand une valeur est en danger.

⁷ A. Lalande, *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, Paris: PUF 1926, p. 1133.

⁸ Il s'agit de la pensée d'Edmond Goblot.

⁹ J. Rey-Debove, A. Rey (dir.), *Le Nouveau Petit Robert*, p. 2262.

Évolution historique de la notion de tolérance

Cette nouvelle compréhension de la tolérance en tant que vertu est très importante pour vivre dans la société moderne où l'Église a sa place. Cependant elle n'était pas toujours ainsi comprise et ne constituait pas une invitation à une présence vertueuse dans le monde. En effet, elle a connu un long cheminement pour être ce qu'elle est actuellement. Le mot de tolérance au sens traditionnel prit sa place au XVI^e siècle au moment des guerres de religions. Auparavant la tolérance en fonction du contexte religieux restait en marge de la vie. La société était plutôt monolithique. L'Église et l'état étaient liés. L'Église faisait partie de la stratégie de l'État et réciproquement en un certain sens. Les gens qui quittaient l'Église n'étaient pas assez forts pour résister à sa puissance. Ils ont voulu d'ailleurs entraîner l'Église dans leurs voies¹⁰. Les forces n'étaient pas égales. Après la protestation de Luther, la situation changea. Les forces militaires du côté catholique et du côté protestant arrivent à s'égaliser. Il y a naturellement au cours des guerres de religions une alternance de prédominances tantôt pour les unes et tantôt pour les autres. Il est impossible de convaincre les protestants par la parole. Il n'est pas possible non plus de les subordonner à l'Église Catholique par la force. On pourrait dire tout simplement que les catholiques vont finir par tolérer les protestants, et réciproquement.

Les enjeux de cette confrontation étaient nombreux. On peut en mentionner un, l'enjeu ecclésiologique. L'Église Catholique qui avaient été déchirée en 1054 par le schisme d'Orient, cette fois-ci, en 1517 en Occident, était dans une situation très difficile et même dramatique. Elle tenait énormément à garder son unité. Dans ce but elle voulait à tout prix gagner les protestants, qui en France ont été officiellement qualifiés de la formule R.P.R. ce qui veut dire la Religion Prétendue Réformée. Les protestants ont été excommuniés et restaient hors de l'Église. Le vivre ensemble de ces deux communautés s'exprimait donc par une tolérance dans le sens négatif.

La bataille pour retrouver l'unité échoua. Le roi Henri IV impose en avril 1598 à Nantes l'édit de tolérance au nom de la paix¹¹. Forcés par cet état de choses les catholiques supportaient les protestants en espérant que cette situation qui était loin d'être idéale allait changer. Henri IV exprima même ses vœux concernant la réunification du royaume sous l'unicité

¹⁰ L'exemple peut en être Pierre Valdo (1140-1217), «pauvre de Lyon», qui s'étant converti a vendu sa propriété pour mieux imiter le Christ. Lui ainsi que beaucoup d'autres réformateurs ont voulu que les gens de l'Église suivent le chemin de leurs réformes.

¹¹ Le texte de l'édit: http://www.aidh.org/Biblio/Text_fondat/FR_01_1.htm du 4 X 2010.

religieuse du catholicisme. Des processions et des prières eurent lieu à Paris, afin que «ces messieurs du parlement de Paris n'enregistrent pas l'édit»¹². Les prédicateurs catholiques, en chaire, s'en prenaient à l'édit de Nantes, «qui crucifie le pape Clément VIII, comme celui-ci le déclare à l'ambassadeur français à Rome»¹³. La majorité des protestants n'était pas satisfaite non plus de l'édit. Mais chaque parti aspirait au retour de la paix, ce qui a été formellement garanti par l'édit.

Cet acte plutôt politique¹⁴ a bien joué son rôle. Il permettait à ceux qui se situaient différemment par rapport à l'Église de vivre dans le même pays.

Cet événement est donc très important car il ouvre une voie pour la tolérance, d'abord en matière religieuse. «L'édit de Nantes posait, à sa manière, le principe de la liberté religieuse» dit Mgr Louis-Marie Billé à l'occasion de 400-ème anniversaires de l'édit¹⁵.

La tolérance était pendant longtemps la réalité qui s'imposait pour arrêter un mal atroce. Lors de la guerre de trente ans (1618-1648) la place des protestants a été à nouveau restreinte. Les traités de Westphalie de 1648 ont obligé les princes catholiques et les princes protestants à se tolérer. Chacun des princes décrétait en quoi on devait croire, selon le principe *cuius regio eius religio*. Cette idée eut évidemment son influence sur la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Le pouvoir royal disait encore une fois de plus non à la biconfessionnalité. La logique confessionnelle était intransigeante. Elle conduisit donc à l'intolérance. L'Église y était impliquée.

Durant ses événements qui montrent de l'intolérance en Europe, la Pologne avait une autre attitude à l'égard des différences religieuses. Il faut évoquer l'acte de la Confédération de Varsovie de 1573 (*Postulata polonica*). Les nobles y fixèrent des conditions d'élection du roi de Pologne établissant le respect de la tolérance religieuse d'État envers tous les groupes religieux (catholiques, luthériens, calvinistes, antitrinitariens). Le contenu de l'acte de la Confédération de Varsovie était tout à fait «ex-

¹² Th. Wanegffelen, *L'édit de Nantes. Une histoire européenne de la tolérance (XVI^e – XX^e siècle)*, Paris: Librairie Générale Française 1998, p. 24.

¹³ Ibidem, p. 31-32.

¹⁴ Voir B. Vandeputte, *Il y a 400 ans, l'édit de Nantes mettait fin aux guerres de religion*, «La Croix», 19 II 1998, p. 13.

¹⁵ J-M. Bille, *Un chantier immense demeure ouvert*, «La Croix», 19 II 1998, p. 13.

ceptionnel par rapport aux conditions de l'époque en Europe»¹⁶. La tolérance en Pologne fait l'envers du cas français¹⁷.

Une autre étape vers une tolérance positive a été tracée par certains philosophes du siècle des Lumières. Parmi eux se trouve Voltaire, défenseur de la tolérance¹⁸. Voltaire cherche semble-t-il une base sur laquelle les personnes des différentes opinions pourraient vivre en accord. Il explique que nous sommes tous pétris de faiblesse et d'erreurs, qu'alors nous devons nous pardonner réciproquement¹⁹. Il accuse les chrétiens de ne pas être tolérants et d'essayer de faire des autres leurs semblables. L'accusation porte en fait sur l'existence des chrétiens catholiques qu'il supporte très mal. Il dit en effet: «écrasons l'infâme», c'est-à-dire l'Église. Voltaire évite donc de se prononcer sur la tolérance entre les chrétiens ou bien il pense que la tolérance entre les chrétiens est impossible. Ces idées et d'autres semblables en faveur de la tolérance ne sont pas nées dans l'Église officielle, bien que les gens d'Église aient vécu la tolérance au quotidien comme le montre l'exemple des martyrs de la Révolution Française²⁰. Les idées nouvelles jouissent d'une grande influence sur la société et l'Église elle-même.

La Révolution Française apporte des avancées importantes dans les idées au sujet de la tolérance. Mais en pratique elle est intolérante et fait couler beaucoup de sang au nom de ses principes. Les victimes privilégiées en sont des catholiques fidèles à la communion avec le pape. Malgré ses défaillances et ses crimes, le mouvement révolutionnaire marque un progrès quant au droit de l'homme et aux relations interpersonnelles. Selon ses visions humanistes, personne ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses. Ce mouvement prône la liberté qui va conforter la compréhension positive de la tolérance.

L'Église eut beaucoup de mal à intégrer les éléments positifs de ce que la Révolution Française avait mis au jour. Les idéaux révolutionnaires ont rencontré l'incompréhension et la condamnation de la part de l'Église, y compris en ce qui concerne la tolérance. On peut le voir par exemple

¹⁶ C'est la citation de Norman Davies: http://portal.unesco.org/ci/fr/ev.php-URL_ID=23128&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html, du 4 X 2010. Voir M. Korolko, J. Tazbir (éd.), *Konfederacja warszawska 1573 roku wielka karta polskiej tolerancji*, Warszawa: PAX 1980; N. Davies, *God's Playground. A History of Poland*, Oxford University Press 1981.

¹⁷ Th. Wanegffelen, *L'édit de Nantes*, p. 109.

¹⁸ P. Pierrard, *Histoire de l'Église catholique*, Paris: Desclée 1972, p. 220.

¹⁹ Th. Wanegffelen, *L'édit de Nantes*, p. 200.

²⁰ La liste des bienheureux qui ont rendu témoignage à leur foi durant les années 1792-1799: <http://newsaints.faithweb.com/martyrs/MFR01.htm> du 4 X 2010.

à travers le *Syllabus* (ou Catalogue des erreurs modernes) de Pie IX en 1864. La liberté de conscience et de religion y est condamnée²¹ ce qui équivalait à condamner la tolérance. Selon le pape, laisser la liberté de choix d'une autre religion que catholique était inadmissible. L'Église catholique ne voulait pas accepter les religions qui étaient 'dans l'erreur'. Cela voulait dire qu'elle ne voulait pas les tolérer, parce que cela signifierait être d'accord avec les hérésies²². Léon XIII dans l'encyclique *Immortale Dei* déclara que «il n'est pas permis de mettre juridiquement les divers cultes sur le même pied que la religion véritable»²³. La rigueur de cette affirmation insistant sur le fait que l'Église catholique était seule dépositaire de la vérité, rendait impossible une ouverture vers les non catholiques. Pourtant ce pape a pris une position d'ouverture aux réalités sociales pour lesquelles une nouvelle compréhension de la tolérance était indispensable. Peu à peu l'Église évoluait vers l'acceptation du pluralisme. C'était en effet là une des questions sous jacentes fondamentales. La tolérance se situait dans cette évolution qui prenait en compte la conception de la vérité. Celle-ci changea pour être envisagée non pas comme ce qu'on possède, mais ce qui nous dépasse et ce qui nous fait vivre et croire.

Enfin le pontificat du pape Jean XXIII marque un pas considérable dans la redécouverte de «la tolérance active»²⁴. Son ouverture pour le dialogue avec les non catholiques a donné des ailes aux catholiques en faveur d'attitudes tolérantes positives. Ce qui allait être quasi incarné dans le concile Vatican II. Le décret *Dignitatis Humanae* sur la liberté religieuse, signé le 7 décembre 1965, rapporte que le droit à la liberté religieuse a son fondement dans la dignité de la personne humaine, en liant à cette liberté l'effort de la recherche de la vérité. Le mot *tolerantia* n'apparaît pas dans les décrets conciliaires, car il a dans la langue latine un sens très négatif²⁵. Mais il s'agit bien de la base des relations entre les catholiques et les non catholiques. Vatican II met donc au jour ce qui constitue une nouvelle tolérance.

²¹ P. Christophe, *Petit dictionnaire de l'Histoire de l'Église*, Paris: Desclée 1994, p. 83.

²² L'Église passe presque sept premiers siècles de son histoire pour défendre sa doctrine contre les différentes hérésies. Cela laisse comprendre son attitude dans la confrontation avec le monde moderne.

²³ Th. Wanegffelen, *L'édit de Nantes*, p. 243.

²⁴ B. Lobet, *La tolérance*, in: G. Marthon, G-H. Baudry (dir.), *Catholicisme (Hier - Aujourd'hui - Demain)*, vol. XI, 1997, Paris: Letouzey et Ané 1947-1997, col. 38.

²⁵ Th. Wanegffelen, *L'édit de Nantes*, p. 245.

Ainsi l'analyse de la notion de la tolérance, et le cheminement que l'Église a fait en quelques siècles en ce qui concerne cette notion, nous mène à parler d'elle en tant que vertu reconnue par Vatican II et dont le fondement est la dignité de la personne humaine.

La tolérance et ses fondements dans l'Église une, sainte, catholique et apostolique

L'Église est un mystère en ce qu'elle est à la fois Corps du Christ et peuple de Dieu. Elle a également une dimension divine et une dimension humaine, car elle est fondée par le Christ à la fois Dieu et homme. Son objectif essentiel est d'annoncer la Bonne Nouvelle, d'inviter à l'alliance avec Dieu et de permettre au monde de vivre de la Vie divine. Son but spécifique a parfois été occulté par un souci excessif du temporel, mais il reste pourtant le salut à apporter à tous les hommes. Sa mission dans le monde l'amène à être confrontée à différents problèmes en ce qui concerne les religions, les systèmes politiques, les philosophies etc. Elle connaît également des conflits à l'intérieur d'elle-même: des réformes malmenées, des abus moraux, des schismes, des hérésies. La tolérance dans ce contexte apparaît comme un défi.

L'aventure de la tolérance au sens positif de ce mot commence de façon explicite au siècle des Lumières. C'est un fruit lié à l'histoire et à son évolution ainsi qu'aux combats menés par les philosophes de ce temps comme Voltaire²⁶. La tolérance s'est imposée de l'extérieur de l'Église et cela a demandé du temps. Ce processus était ralenti par l'État qui s'érigait en défenseur de sa religion²⁷. Peu à peu l'Église tient la tolérance pour une véritable vertu.

L'Église a-t-elle eu à cet égard une stratégie pour ne pas être disqualifiée par le monde ou bien a-t-elle voulu prendre au sérieux l'Évangile et le vivre? Bien que les idées en faveur de la tolérance n'aient longtemps pas été tolérées dans l'Église, cela ne veut pas dire qu'elles ne viennent pas de l'Évangile. L'évêque de Nantes Jean-Baptiste Voisin, pendant la Révolu-

²⁶ A. Magnan, *Les prières de Voltaire*, «Libération», 23 III 2000, p. 6. Le pape Jean-Paul II a prononcé le 12 mars la repentance pour les péchés commis par les fils et les filles de l'Église catholique. Le pape «aurait trouvé en Voltaire un observateur attentif (...). Voltaire avait anticipé, en théiste conséquent, les évolutions d'un christianisme plus pur, plus modeste et plus tolérant».

²⁷ L'affaire du chevalier de La Barre. En 1766 François-Jean Lefebvre, connu comme chevalier de La Barre, fut condamné à la peine de mort pour la profanation d'une statue du Christ. L'évêque d'Amiens était intervenu pour demander aux magistrats et au roi la grâce pour le condamné, mais sa sollicitation n'avait pas été prise en compte.

tion émigré en Allemagne, disait: «*Ce n'est donc pas dans la philosophie et dans l'incrédulité que nous chercherons le remède à ce vice du cœur humain qui le porte à l'intolérance. Nous le chercherons ou plutôt nous le trouverons dans la doctrine de l'Évangile*»²⁸. La Bonne Nouvelle avait toujours de l'influence sur la pensée et les actes, même durant le XVIII^e siècle finissant²⁹.

L'Évangile nous permet de vérifier son message sous l'angle de la tolérance. Le récit sur un jeune homme riche de l'Évangile selon saint Matthieu du chapitre dix-neuvième en donne la possibilité.

Jésus comme envoyé du Père enseigne le chemin du salut. Un jeune homme s'approche de lui et lui demande: «*Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle?*». Un dialogue s'instaure entre eux. L'interlocuteur de Jésus écoute attentivement et répond à la question. Ensuite Jésus l'invite à entrer entièrement dans le chemin du salut, mais lui s'en éloigne. Jésus le laisse partir, ne s'efforce pas de le convaincre, n'essaye pas non plus de le récupérer par ses disciples. Jésus ne le condamne pas. Il lui laisse faire son chemin, il ne lui ferme pas la porte du salut, puisqu'il voit très, très loin... Au contraire, il l'écoute, lui parle, met son espérance en lui quant à son salut. Jésus l'aime, ce qui dépasse déjà la tolérance.

C'est une rencontre qui fait communiquer véritablement et en toute dignité Jésus et le jeune homme riche. Tout l'essentiel de la véritable tolérance se trouve dans cet échange. Il y a donc une expression libre des pensées personnelles de chacun des interlocuteurs, une acceptation des différences de l'autre, un respect de la décision prise et, les relations sont restées égales de part et d'autre. Vouloir le bien de l'autre sans s'imposer, ne pas

²⁸ Th. Wanegffelen, *L'édit de Nantes*, p. 228.

²⁹ F.P. Bowman, *Le Christ romantique*, Genève: Droz 1973, p. 16: «*Jésus était un vrai sans-culotte, un franc républicain. Il développa tous les principes de l'égalité morale et du patriotisme le plus pur; il affronta tous les dangers; il s'éleva contre les grands qui, de tous temps, ont abusé de leurs pouvoirs; il peignit la dureté des riches; il attaqua l'orgueil des rois et des prêtres (...). Le Fils de Dieu s'était élevé contre les aristocrates de la Nation. Méditez cette importante vérité, mes frères. Il ne cessait de vouer à l'indignation publique les tyrans du peuple, les exacteurs injustes de subsides, les despotes de la pensée, tous les oppresseurs. Les Aristocrates indignés triomphèrent de la multitude qui rampait devant leur orgueil: ils insufflèrent dans l'âme vile de leurs esclaves la rage qui les animait contre le libérateur des hommes; enfin, ô mes frères, je mourrai content après avoir dit cette seule parole, c'est l'Aristocratie qui a crucifié le Fils de Dieu*». Cité du pamphlet anonyme *Développement rapide sur les crimes des prêtres ou l'Évangile du jour (B 71.8)*. Voir aussi F.P. Bowman, *Le Christ des barricades*, Paris: Cerf 1987. J. Pelikan, *Jésus au fil de l'histoire. Sa place dans l'histoire de la culture*, trad. de l'ang. C. Malamoud, Paris: Hachette 2000.

être indifférent à son regard, mais sans relativisme, voilà la grande leçon qu'on trouve dans cette péricope évangélique.

Jésus dans son comportement et dans sa parole enseigne la tolérance à son Église. C'est une vertu évangélique que la Bonne Nouvelle nous fait mieux connaître³⁰. Alors, l'Église doit-elle être tolérante parce que son Fondateur est tolérant? C'est en effet un devoir à pratiquer et une pratique à renouveler dans l'Église. La tolérance peut trouver son application très concrète dans l'Église qu'on confesse chaque dimanche dans le *credo* comme une, sainte, catholique et apostolique. Ces quatre notes de l'Église apparaissent dans leur sens réel quand l'Église, à la fois visible et spirituelle, est vue «en marche» vers son accomplissement promis par Jésus Christ.

Pour une Église une et unie, quel chemin à parcourir? Sans mettre en cause l'unicité de l'Église, l'unité c'est sa vocation à réaliser, non pas un état définitivement acquis. Dans l'Évangile selon saint Jean, nous trouvons la prière de Jésus pour qu'«ils soient un» (Jn, 17,21). Être un, cela devient possible non pas à la manière du monde et non pas par les moyens humains, mais grâce au Christ. L'unité ne peut pas s'effectuer par la force, mais dans la tolérance à la manière de Jésus. Pour faire des différentes personnes une communauté, la tolérance est nécessaire.

L'Église est sainte. Sa sainteté n'est pas toujours de l'ordre du constat. C'est aussi un devoir à réaliser constamment. Pourtant, elle est sainte parce qu'elle est unie au Seigneur, qui est la tête de son Corps mystique. On peut parler de «la sainteté de l'Église» à cause de son union au Christ, alors que «la sainteté dans l'Église» est tributaire de la fragilité et des péchés de ses enfants. La repentance du 12 mars 2000 reconnaît que «la sainteté dans l'Église n'a pas été toujours présente». Ses membres ont parfois été intolérants et par cette attitude sont demeurés souvent en dehors de la sainteté³¹. L'intolérance des gens d'Église est nommée lors que le pape Jean Paul II confesse les fautes commises contre la vérité³² La tolérance doit servir la sainteté de l'Église.

³⁰ M. Barlow, *Pour une Théologie de la tolérance*, Paris: Desclée 1999, p. 26-32. On y trouve une approche biblique de la tolérance.

³¹ Commission Théologique Internationale Mémoire et réconciliation, *L'Église et les fautes du passé*, Paris: Cerf 2000, p. 47.

³² http://www.vatican.va/news_services/liturgy/documents/ns_lit_doc_20000312_prayer-day-pardon_fr.html du 4 X 2010:

II. Confession des fautes commises
dans le service de la vérité:

L'Église est catholique, c'est-à-dire universelle. Cela ne peut pas être compris dans un sens littéral, car l'Église Catholique Romaine semblerait exclure l'Église Orthodoxe ou les Églises et les communautés ecclésiales issues de la Réforme. Le sens de cette note enrichit considérablement l'expression *subsistit in* du Concile Vatican II dans le *Lumen gentium* n°8. L'Église catholique existe dans l'Église du Christ sans priver les autres chrétiens de leurs valeurs ecclésiologiques. L'universalité, c'est aussi l'ouverture pour le salut de tout le monde sans exception. L'Église ouverte et accueillante, c'est possible, mais dans la tolérance.

L'Église est apostolique, ce qui veut dire en relation avec les apôtres. Ils sont à l'origine de son développement. Cet aspect de l'Église concerne plus particulièrement sa mission. L'Église est envoyée au monde entier proclamer que Jésus est venu «non pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé» (Jn 3, 17). Elle est la réalité qui se nourrit de la parole de Dieu et la propose aux autres. La tolérance a sa place dans cette action essentielle de l'Église et y doit apparaître plus spécialement. Sa mise en œuvre se trouve dans l'inculturation du message évangélique.

Un Représentant de la Curie romaine:

Prions pour que chacun de nous,
reconnaissant que des hommes d'Église
au nom de la foi et de la morale,
ont parfois eu recours, eux aussi,
à des méthodes non évangéliques
en accomplissant leur devoir de défendre la vérité,
sache imiter le Seigneur Jésus, doux et humble de cœur.

Prière en silence.

Le Saint-Père:

Seigneur, Dieu de tous les hommes,
à certaines époques de l'histoire,
les chrétiens se sont parfois livrés à des méthodes d'intolérance
et n'ont pas observé le grand commandement de l'amour,
souillant ainsi le visage de l'Église, ton épouse.
Montre ta miséricorde à tes enfants pécheurs
et accueille notre ferme propos
de chercher et de promouvoir la vérité dans la douceur de la charité,
sachant bien que la vérité
ne s'impose qu'en vertu de la vérité elle-même.
Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. R. Amen.

R. Kyrie, eleison; Kyrie, eleison; Kyrie, eleison.

Voir G.W. Kosicki, *Papież Miłosierdzia*, trad. de l'ang. A. Dziesiewska, Warszawa 2008, p. 167.

Les quatre notes de l'Église n'en font qu'une. Il faut les voir toujours ensemble. Elles reflètent une réalité complexe qu'est l'Église du Christ. On peut avoir l'impression qu'il s'agit là d'une énorme prétention que l'Église porte en elle-même. Vers l'unité, vers la sainteté, vers l'universalité et dans l'apostolicité, cela désigne un but qui dépasse les forces de l'homme. Tout cela tend vers l'infini et vers une communauté parfaite avec Dieu. Alors, on pourrait se demander si c'est une utopie ou un idéal insaisissable? Cela deviendrait une utopie si on oubliait que l'incarnation du Fils de Dieu situe son Église dans une réalité bien humaine. Cet aspect place l'Église au niveau historique, non pas au niveau idéologique. L'Église est à la fois humaine et divine. Rappelons que son but est de révéler le plan de Dieu, son Amour envers les hommes et de commencer à le réaliser. La tolérance facilite cette tâche du peuple de Dieu. Elle est comme un stimulant pour l'Église qui veut rassembler tous les hommes dans le Christ Sauveur. La tolérance ne pose pas des limites aux grandes prétentions de l'Église catholique, une, sainte et apostolique, mais elle trace le chemin dans la mission apostolique et dans sa vie interne.

La tolérance marque sa présence dans l'Église dès le début de son existence, de sorte qu'elle est intérieure à l'Église. Si elle fut pendant longtemps comme cachée, c'est pour réapparaître de nouveau dans la vie de l'Église. Son véritable visage et sa signification ne sont pas encore largement découverts pour beaucoup de croyants. Il ne faut pas avoir peur de cette vertu tant méprisée. Il y a maintenant un devoir de la percevoir autrement qu'au sens négatif et l'apprécier dans un sens nouveau.

Il reste de nombreuses questions que posent la mise en pratique de la vertu de tolérance. Il y a des conflits dans sa compréhension et dans la façon de vivre de cette vertu, notamment lorsque l'Église prend la parole en s'exprimant sur certains points de la morale. Comment l'Église confronte-t-elle sa mission avec la voix de ceux qui ont des points de vue divergents?

**La vertu de la tolérance et les réactions suscitées par l'enseignement
du pape Jean Paul II dans l'encyclique
*Veritatis Splendor***

La tolérance est une vertu positive. Elle est intimement liée à la présence de l'Église dans le monde, comme nous l'avons vu. Pourtant l'Église est encore accusée d'être intolérante. Il s'agit entre autres de l'enseignement du pape Jean-Paul II dans son encyclique *Veritatis Splendor* parue en 1993.

La splendeur de la vérité, selon le pape, est si forte qu'elle ne peut qu'éclairer les hommes de bonne volonté, qu'ils soient ou non chrétiens. Mais le monde moderne prend un autre chemin que celui de la vérité. «Dans certains courants de la pensée moderne, on en est arrivé à exalter la liberté au point d'en faire un absolu, qui serait la source des valeurs»³³, écrit Jean-Paul II. La question morale y est en jeu.

L'encyclique part d'un commentaire de l'Évangile du jeune homme riche. Celui-ci s'adresse à Jésus pour lui demander: «Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle?» (Mt 19,16). En commentant cela le pape a recours à la notion de morale naturelle. Il souligne qu'il n'est pas indispensable d'avoir la foi pour se référer à la morale naturelle et l'on serait coupable de ne pas s'y conformer. Il l'affirme par rapport aux problèmes concrets moraux de son temps. Pour en donner des exemples, il pose des questions: peut-on admettre les relations sexuelles en dehors du mariage alors qu'il est indissoluble, peut-on admettre l'homosexualité quand elle est le fait d'adultes libres et responsables de leurs actes, quant à la contraception s'agit-il de comportements «naturels»?

Face à cette prise de position, surgissent des interrogations, parfois des protestations. Est-ce que cet enseignement du pape ne fait pas partie d'un passé révolu où l'Église dans 'un pouvoir hégémonique' était le lien de la société, où elle était la seule religion reconnue et où il n'était pas question de pluralisme ni de sécularisation?³⁴ La tolérance a-t-elle sa place dans cette prise de parole du successeur de Pierre? L'Église serait-elle intolérante, quand se posent des problèmes moraux et qu'elle prend courageusement la parole, ou bien sa doctrine vient-elle se référer à une source que les critiques en opposition méconnaissent?

L'encyclique *Veritatis Splendor* a été qualifiée par André Comte-Sponville de «veritatis terror»³⁵. Cette position soulignerait décidément l'intolérance de l'Église. Est-ce que les opinions d'André Comte-Sponville concordent avec la réalité de l'Église d'aujourd'hui dans laquelle la tolérance est bien présente? L'Église, est-elle vraiment intolérante?

³³ Jean-Paul II, *La Splendeur de la vérité. Lettre encyclique Veritatis Splendor*, 6 août 1993, Éditions Mame/Plon 1993, n°32, p. 54. L'adresse de l'encyclique est le suivant: «A tous les évêques de l'Église Catholique sur quelques questions fondamentales de l'enseignement moral de l'Église».

³⁴ Voir F. Marty, *Discours de vérité ou discours de liberté?*, in: C. Geffré, Fr. Marty, J.-P. Resweber, *Quoi de neuf en théologie?*, Paris: Cahiers Aléthè 1991, p. 63.

³⁵ A. Comte-Sponville, *Petit traité*, p. 223.

Pour arriver à ses conclusions, notre auteur expose ses principes. Selon lui, il y a divorce ou indépendance réciproque entre la vérité et la valeur, entre le vrai et le bien. Pour concrétiser sa pensée il affirme que: «Si c'est la vérité qui commande, comme le croient Platon, Stalin ou Jean-Paul II, il n'est d'autre vertu que de s'y soumettre. Et puisque la vérité est la même pour tous (...), donc il y a une même morale, une même politique, une même religion pour tous»³⁶. Il l'accuse donc dans son raisonnement de prendre la pensée unique comme principe. On peut ajouter que dans ce cas, ce principe aboutirait soit à la théocratie, soit à 'la véritocratie' ou à 'l'idéocratie'. Tout le monde serait obligé de se soumettre à une telle 'cratie'. Ceci aboutirait vraiment à l'intolérance. Des exemples d'une telle intolérance ne manquent pas. Le monde politique, certaines autres institutions, sans exclure certaines institutions religieuses, utilisent parfois des mécanismes de contrainte. Alors l'Église peut être aussi mise en cause. Son histoire en témoigne. À titre d'exemple on peut évoquer les missions de Charlemagne pour la conversion obligatoire des Saxons.

Notre philosophe pose sur le même niveau la vérité religieuse, la vérité politique et la vérité philosophique. Il n'examine pas ce que contient chacune de ses vérités. Mais ses raisonnements qu'on vient de présenter paraissent généralement valables. Cependant le sujet n'est pas épuisé. Une unique conclusion n'est pas acceptable. Il conclut en effet que ces vérités résultent du dogmatisme pratique, qui finalement aboutissent à l'intolérance.

De fait, si l'auteur considère que la vérité proclamée par l'Église conduit exactement à l'intolérance, c'est qu'il fait référence à des actes violents qui ont pu avoir lieu dans le passé. Mais l'histoire a beaucoup de faces et un seul argument historique ne suffit pas à prouver l'intolérance de l'Église. Hitler lui-même accusait l'Église de l'intolérance³⁷. Le débat autour de *Veritatis Splendor* révèle un autre argument dans la question de la tolérance. Cet argument dévoile un des fondements de la tolérance. Le pape parle d'une obligation morale qui se formule en conscience à la lumière de la loi naturelle³⁸. Parce que cette vérité sur le bien et le mal moral découlant de la loi naturelle se veut «norme universelle et objective

³⁶ Ibidem, p. 222.

³⁷ A. Hitler, *Propos de Table*, http://library.flawlesslogic.com/religion_fr.htm du 4 X 2010: «Dans le monde antique, les relations entre les hommes et les dieux étaient fondées sur un respect instinctif. C'était un monde éclairé par l'idée de tolérance. Le christianisme fut la première croyance dans le monde à exterminer ses adversaires au nom de l'amour. Sa marque est l'intolérance».

³⁸ Jean-Paul II, *La Splendeur de la vérité*, n°59, p. 94.

de la moralité»³⁹, cela entraîne que cette vérité morale «s'impose à tous»⁴⁰. Jean-Paul II utilise le verbe imposer traitant de la conscience qui impose à la personne une action⁴¹. Il s'agit alors de l'intériorité de l'homme, non pas d'une quelconque action d'un autre homme, qui agirait de l'extérieur.

Comment André Comte-Sponville comprend cette expression «s'imposer à tous?» Actuellement peut-il, quand il pense à l'Église, l'expliquer autrement qu'au sens de forcer quelqu'un pour qu'il fasse ce qu'on veut obtenir de lui? L'Église en parle au sens nouveau. Mais, est-ce que la loi naturelle peut forcer quelqu'un et est-ce que quelqu'un peut forcer l'autre en s'appuyant sur la loi naturelle? Depuis Vatican II, l'Église met en valeur la liberté religieuse et reconnaît l'importance de la liberté de conscience pour tous. «Cette liberté consiste en ce que tous les hommes doivent être soustraits à toute contrainte de la part, tant des individus que des groupes sociaux»⁴². Alors cet enseignement exclut toutes sortes d'actes d'intolérance. Ce qui veut dire que le pape n'impose à personne ce qu'il prône dans *Veritatis Splendor*, mais il découvre une dimension intérieure de la vérité morale valable pour tous.

Peut-on dire qu'il s'agit d'une question de langage? Ceci semble être en partie vrai. Le pape parle de la vérité sur le bien et le mal moral en soulignant que cette vérité est universelle et objective. Cela ne veut pas dire qu'il parle d'un idéal uniquement surnaturel, d'une abstraction, qui laisserait de côté la réalité de l'homme. Est-ce qu'un message qui s'adresse au monde entier ne soulève pas des difficultés de communication car il veut parler à de multiples cultures différentes qui ont de multiples habitudes de vie et de pensée? Peut-être faut-il distinguer la manière d'énoncer la doctrine, de la doctrine elle-même? Cependant on peut dire que ces questions d'universalité et d'objectivité ne relèvent pas seulement du langage. Dans l'hypothèse où il n'y aurait pas non plus d'objectivité et d'universalité, la morale elle-même serait en danger. Mais pour notre philosophe, ce qu'énonce le pape n'a pas à être considéré comme une vérité qui peut avoir des conséquences objectives et concrètes. Enfin il constate que le pape parle d'une vérité révélée. Une vérité révélée a-t-elle pour lui une réalité et un poids quelconque? En fait, il y a ici une vraie question, à savoir comment «une morale naturelle» peut-elle être «révélée»? Si elle est révélée, personne ne peut la discuter. Seul celui qui reçoit la révélation est

³⁹ Ibidem, n°60, p. 95.

⁴⁰ A. Comte-Sponville, *Petit traité*, p. 223.

⁴¹ Jean-Paul II, *La Splendeur de la vérité*, n°61, p. 96.

⁴² Vaticanum II, *Dignitatis Humanae*, n°2.

l'interprète autorisé, les autres ne peuvent que s'y soumettre. Et pourtant les commandements donnés à Moïse sur Sinaï sont la trame des droits de l'homme que les Lumières ont édictés pour l'humanité entière. Les païens pratiquent naturellement la Loi (Rom 2,14; 2, 27). Le Décalogue relève en effet de la nature humaine en acte. Sa codification est nouvelle à son époque et dit qu'il faut vivre selon la nature humaine que Dieu a créée.

La question de la vérité joint ici celle de la morale. Est-ce un malentendu sur ces questions ou des conceptions divergentes de la réflexion? La position sceptique du philosophe à l'égard de la vérité se réclame d'un certain humanisme, qui donne à la liberté le poids principal des choix moraux.

Les normes morales enseignées dans et par l'Église Catholique concernent la vie réelle des hommes, celle qui s'enracine dans les lois qui lui ont été conférées par son créateur. Or, la nature est valorisée par la foi et la foi en Jésus Christ qui est devenu un être humain et a vécu parmi nous (Jn 1, 14). «C'est la voix de Jésus Christ, la voix de la vérité sur le bien et le mal qu'on entend dans la réponse de l'Église»⁴³. La voix de Jésus Christ, comme on l'a vu précédemment, n'est jamais accablante ni intolérante, mais elle invite avec amour à suivre le Maître et à voir où il habite (Jn 1, 38-39). Pendant des siècles, des membres de l'Église se montraient souvent comme ceux qui non seulement ne parlaient pas de cette voix douce et accueillante, mais étaient capables de condamner Galilée à se rétracter ou Giordano Bruno à subir le supplice du bûcher pour ne citer que des noms très connus. Les images négatives de l'Église n'ont pas complètement disparu. C'est cet héritage qui tient les gens en méfiance envers l'Église. Certains philosophes du siècle des Lumières ont déformé la vérité historique sur l'Église et l'Église elle-même⁴⁴. André Comte-Sponville est aussi héritier de ces opinions sur l'Église, mais ce jugement sévère sur l'encyclique *Veritatis Splendor* s'explique aussi par sa position de non croyant⁴⁵ et matérialiste. Il ne cesse pas d'opposer le dogmatisme pratique qu'il voit dans cette encyclique, la splendeur de la vérité, les dogmes et les Églises

⁴³ Jean-Paul II, *La Splendeur de la vérité*, n°117, p. 180.

⁴⁴ A. Borromeo, *L'inquisizione: atti del Simposio internazionale, Città del Vaticano, 29-31 ottobre 1998*, vol. 417 Studi et testi, Biblioteca apostolica vaticana, 2003; R. Cammilleri, *La vera storia dell'Inquisizione*, Casale Monferrato: Edizioni Piemme-Spa 2001; F. Cardini, M. Montesano, *La lunga storia dell'inquisizione luci e ombre della «legenda nera»*, Roma: Città Nuova Editrice 2005.

⁴⁵ A. Comte-Sponville, *L'Esprit de l'athéisme*, Albin-Michel 2006. Dans le chap. 1. il se définit comme «athée fidèle».

à la douceur de la tolérance⁴⁶. Le principe du divorce entre la vérité et la valeur, entre le vrai et le bien a été appliqué d'une façon totalitaire sur l'Église et son enseignement.

Les opinions du philosophe se différencient de ce que l'Église enseigne. On a l'impression qu'il ne va pas à la rencontre de ce qu'il peut y avoir de valeurs universelles dans l'Église. Il s'arrête finalement sur «le dogmatisme pratique»⁴⁷ de l'Église, sans faire une réflexion sur ce que l'Église est en soi, sur les différences entre les vérités religieuses, politiques, morales et sur le pourquoi de *Veritatis Splendor*. Toutefois, même si les positions doctrinales de l'Église lui paraissent encore intolérantes lorsque l'encyclique n'enferme pas l'homme dans ce préjugé, il dit que «les positions de l'Église même intolérantes doivent être tolérées»⁴⁸. On peut écrire un livre sur la tolérance sans être vraiment tolérant au sens positif du terme. Ceci est possible si l'on se limite à l'accusation de l'intolérance sans rechercher les raisons de l'enseignement de l'Église et de sa mission dans le monde.

L'Église doit être tolérante envers les critiques qui lui sont adressées. Cela ne veut pas dire qu'elle doit rester passive à la voix de ceux qui prennent la parole à son sujet. C'est aussi une chance qu'elle accepte de dialoguer avec le monde et c'est ce que permet et même ce qui favorise la tolérance, car elle est tout particulièrement écoute bienveillante, effort de compréhension et en un mot elle est une vertu de l'âme dont le plus profond fondement se trouve dans la Bonne Nouvelle de Jésus Christ. Depuis l'an 2000 si important sinon décisif dans l'histoire de l'Église, l'Église est entrée sur le chemin de l'humilité qui a renforcée la vertu de la tolérance.

Conclusion

Le rapport entre la tolérance et l'Église a fait l'objet de cette étude. C'était une question difficile, mais très importante. Ce problème tout à fait actuel m'a interrogé personnellement en tant que Polonais qui essaie de vivre au quotidien sa foi catholique au sein de l'Église. Il est actuel tant en Pologne qu'à l'étranger où beaucoup de Polonais se sont trouvés une demeure. Il concerne en effet les rapports entre les gens de diverses confessions chrétiens, de différentes religions et de divergentes visions du monde et de l'homme.

⁴⁶ A. Comte-Sponville, *Petit traité*, p. 225.

⁴⁷ Ibidem, p. 224.

⁴⁸ Ibidem.

Nous avons essayé de répondre à la question de savoir si l'Église doit être tolérante. Cette interrogation implique de nombreux enjeux qu'entraîne la vertu de tolérance pour l'Église. La réponse fut d'abord esquissée d'après notre expérience personnelle et un cheminement durant le séjour en France, ainsi qu'à travers une présentation historique de cette vertu dans son évolution. La tolérance découle de la dignité de l'homme et du respect qui lui est dû. Ces considérations constituent une entrée pour réfléchir sur le plan théologique à la tolérance au regard de l'Église d'aujourd'hui. Si cette vertu n'est pas révélée comme vertu évangélique, elle fait partie des richesses de la révélation qui ont été dévoilées au cours des siècles. L'épisode du jeune homme riche et l'attitude du Christ envers lui permettent d'apercevoir un enracinement dans l'Église du Christ. La vertu de tolérance devient un vrai souci dans l'expression de l'unité, de la sainteté, de la catholicité et de l'apostolicité de l'Église.

L'Église marche sur la voie de la tolérance, et en même temps elle est critiquée, attaquée et parfois disqualifiée au nom de la tolérance. Les prises de paroles d'André Comte-Sponville au sujet de l'enseignement du pape Jean Paul II dans *Veritatis Splendor* font ressortir la question des rapports à la tolérance de l'Église aujourd'hui. Le débat à ce sujet montre l'importance du poids de l'histoire, du langage, mais surtout la perception de la vérité et ses implications morales. En effet, le philosophe confond la tolérance avec la liberté et il sépare la tolérance et la vérité en déniaut au pape la possibilité de tenir un discours universel. En même temps le plus profond fondement de l'enseignement du pape est dans le Christ qui est venu pour tous et qui est la Vérité par excellence. Et c'est déjà la profession de foi qui d'une certaine manière sort de l'ordre de la philosophie. En fait, l'auteur philosophe se bat non pour la tolérance, mais contre la vérité proclamée par le pape. Cette vérité prend soin du bien et elle est très liée aux valeurs, y compris à la valeur qu'est la tolérance. Il n'y a pas donc de contradiction entre la vérité et la valeur. Sans la vérité on ne peut pas prononcer de jugement sur la valeur. La tolérance, c'est une valeur. Et sans elle on ne peut pas être véritablement tolérant. Sans elle, on peut être neutre, égal, mais pas tolérant et porté vers l'autre différent de soi. C'est ici que trouve sa place centrale l'affirmation que la tolérance découle de la dignité de l'homme. Et parler de la dignité de l'homme, c'est d'exprimer une vérité.

La prière de repentance du pape Jean Paul II en l'an 2000 dans laquelle il évoque l'intolérance des membres de l'Église se situe bien dans le contexte de la défense de la vérité. Ceci indique sans doute la perspective essentielle du débat sur la tolérance. Le débat avec André Comte-Sponville

souligne également comment l'Église se montre tolérante malgré les accusations et les soupçons qui ont pu être formulés contre elle.

On peut donc répondre positivement à la question que nous nous étions posée. L'Église doit être tolérante pour garder son identité propre, définie par l'Évangile et pour accomplir pleinement sa mission salvifique dans le monde entier. Cette vertu n'est pas une fin en soi, mais elle nous conduit tous au-delà d'elle-même à l'Amour.

Il reste la question de savoir comment se mettre au niveau pour parler aux gens qui ne partagent pas les convictions et le message proclamés par l'Église d'aujourd'hui. L'exemple est donné par le pape Benoît XVI qui ne cesse de proclamer la vérité du Christ en mettant en garde contre les relativismes contemporains en témoignant ainsi que l'Église a la Bonne Nouvelle à transmettre à tous les hommes de la terre.

KOŚCIÓŁ I CNOTA TOLERANCJI

Streszczenie

Zanim tolerancja została uznana za cnotę miała najpierw znaczenie negatywne. Tolerancja jako cnota ma swój fundament w godności człowieka i szacunku, jaki mu się należy. Kontekstem jej ewolucji jest historia religijna Zachodu. Tolerancja jest zagadnieniem, które pojawiło się w historii Kościoła w sposób szczególnie w okresie nowożytnym. Zanim przybrała znaczenie pozytywne widziana była jako konieczność pogodzenia się i znoszenia tego, czego nie można zaakceptować. Przedmiotem jej były różnice, jakie pojawiły się w pojmowaniu wiary i Kościoła w chrześcijaństwie zachodnim.

Refleksja teologiczna nad tolerancją została oparta na fragmencie z Ewangelii wg św. Mateusza (Mt 19, 16-22) o spotkaniu Jezusa z bogatym młodzieńcem. Tolerancja jest postawą ewangeliczną. Przedłużenie refleksji przeniesiono na grunt Kościoła, który artykułuje tolerancję w swoim życiu w wymiarach czterech znamion: jedności, świętości, katolickości i apostołskości.

Na drodze swojej współczesności Kościół spotyka się z zarzutami nietolerancji. Takie zarzuty zostały postawione przez francuskiego filozofa André Comte-Sponville w *Petit traité des grandes vertus* nauczaniu papieża Jana Pawła II zawartemu w encyklice *Veritatis Splendor* z 1993 roku. Argumenty stosowane przez filozofa ukazują ważność ciężaru historii, kultury, a przede wszystkim pojęcia prawdy i jej implikacji moralnych. Podczas gdy

papież kładzie nacisk na prawdę, filozof zdaje się utożsamiać tolerancję z wolnością i rozróżniać zasadniczo między tolerancją i prawdą. Jednocześnie neguje on możliwość nauczania o charakterze uniwersalnym. Papież bez zaniegowania porządku filozoficznego swoich wywodów przechodzi do porządku wiary, w której Chrystus jest najwyższym nauczycielem prawdy. Wbrew opiniom Comte-Sponville mogliśmy stwierdzić, że prawda jest związana z wartościami, również z wartością, jaką jest tolerancja. Bez wartości nie można być naprawdę tolerancyjnym. Można być obojętnym, neutralnym, ale nie otwartym na innego różnego ode mnie w swych przekonaniach. W tym kontekście znajduje lepsze zrozumienie stwierdzenie, że tolerancja wypływa z godności człowieka. A mówienie o godności człowieka jest równoznaczne z wypowiedzeniem prawdy o nim.

Kościół powinien być tolerancyjny w duchu swojej nauki i postawy ewangelicznej swojego Założyciela a jednocześnie prowadzić dialog z prądami, które nie utożsamiają się z wartościami chrześcijańskimi.